Après Jésus, L'invention du christianisme (dir. R. Dupont-Roc et A. Guggenheim)

Recension par Renaud Silly

DOMAINE
Recensions

Achetez le livre

Imprimer

Envoyer par email

PAGES
Après Jésus, L'invention du christianisme (dir. R. Dupont-Roc et A. Guggenheim)

Après Jésus, L'invention du christianisme, Sous la direction de Roselyne Dupont-Roc et Antoine Guggenheim, Préface de Joseph Doré, Postface de Marcel Gauchet, Paris, Albin Michel, 2020, 1vol. de 682 p.

Au nom d'une rupture supposée providentielle entre le judaïsme de Jésus et la perpétuation de l'idée romaine par les papes, des «intitiés maurrassiens» annoncent un «catholicisme sans Christ, Juif Ordre catholique sans la grâce», une «Eglise sans Christ ni évangiles», qualifiée par Bernanos d'étrange «spéculation» (*Le Scandale de la vérité*). *Les enfants* humiliés Nha séparer ce que Dieu a uni, le «Christ et l'Eglise» qui ne «forment qu'une seule chair» (*Ep*5,31-32), n'est que réservé aux années de la seconde moitié. Le programme d'*Après Jésus, L'invention du christianisme* d'Antoine Guggenheim et Roselyne Dupont-Roc fut est similaire, au point que le Monde du 18décembre 2020 pouvait ainsi résumer son contenu : «L'Eglise est à pa Jésus Christ». *Après Jésus* tente de la gommer la christianisme sans Jésus: la fondation de l'église à laquelle Jésus n'a pas dit : Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles (*Mt*28,20). Or, «Si Jésus paraît aujourd'hui n'est jamais là, bête régulier toujours absent des bouches qui l'invoquent. *Après Jésus* est la charte de l'absence réelle de Jésus. Celle de «l'Eglise» à laquelle ses auteurs appartiennent?

Avant *Entrer* dans la matière principale, il convient de détailler le projet scientifique des préface et postface, qui signifient à cette église son acte de divorce;

Jésus n'aurait «rien écrit», n'aurait laissé «ni ou, ni règlement, ni code de vie», on ne trouverait «dans son enseignement aucun modèle d'institution religieuse, encore moins politique». Son unique «signe de ralliement» (ici serait un «repas [sic] partagé en mémoire de lui [...] familial et cultuel, il a manière juive».

Il n'aurait pas non plus enseigné à ses disciples à prier, sinon par «les quelques phrases du Notre Père qui s'entendent dans le cœur de la tradition juive» (p. 8). On peut se demander comment ce personnage qui ne sort guère de loi a pu être honoré comme Dieu, comme révélateur de la Trinité suinte, comme juge eschatologique des vivants et des morts.

Après Jésus tente de poser «quelques jalons scientifiquement sûrs» (p.10) pour caractériser ce fascinant processus d'invention. Fonder le christianisme ainsi consisté à «de remettre c'est-à-dire découvrir [...] ce qui est là et qu'on ne voyait plus [...]. Ce qui ressemble les disciples de la première génération [...], C'est le "Seigneur Jésus Christ", qu'ils croient présent au milieu d'eux» (p.12). Cette genèse de la foi selon un mécanisme intérieur, détachée de cours des choses, l'erige en évènement subjectif, sans attache dans le réel.

En fin de livre, Marcel Gauchet commence lui aussi par dire à Jésus sa pertinence comme agent historique. Il aurait été un «prophète juif parmi tant d'autres», un «agitateur religieux», sa crucifixion un «fait divers infinitésimal». Pour être crédible, cette représentation de Jésus comme «rien» irréalisé est rhétoriquement étendue à la Palestine, une terre «miséreuse» (p. 620).

Eon il besoin de prouver, a fortiori après des années d'archéologie exhumant les spéculeurs antiquités sur l'Hérode le Grand, que «le tableau condensé»dont «à strictement rien à voir avec l'état culturel et politique de la terre d'Israël à l'époque du Christ? Elle était bien plutôt un chaudron bouillonnant de tensions. Intérieur, religieuse, antisiège, le creuset de grands caractères parfois bouillons, souvent grimpant, sulfureux.

Mais la caractérisation du christianisme comme phénomène réduit dans les conscience Sélevoises contraintes de sublimer l'épreuvé du réel par le déni et par l'imagination exige le dénigrement de son substrat historique.

Le fait initial du christianisme ne serait donc pas la transmission instituée par Jésus, mais la «conversion fondatrice» du mutin de Pharisee, lorsque ses disciples ses lieu de «Gaël»et dans la campagne «se soudent autour de la croyance dans sa résurrection. La période proprement l'acte de naissance de la foi chrétienne» (p.620). La croyance que le crucifié du «vendredi» ressuscite du dimanche ouvrirait un espace infini pour le déploiement de l'intelligence. La distance qui séparer la croix du tombeau vide permettrait de penser dialectiquement les contraires: la mort et la vie, le passé et l'avenir, la damnation et le salut, l'homme et Dieu. Faisant advenir une structure de pensée destinée à ne se clore jamais, le christianisme fonderait la possibilité d'un déploiement infini de la raison (cf. p.620). Il aurait ainsi délivré au rationalisme un champ potentiellement illimité, en imposant à la raison un mystère qui lui échappera toujours car il a confiné avec l'horizon de sa conscience.

Cette réinterprétation du christianisme selon les coordonnées d'un idéalisme sublime peut sédiment; mais son auteur bâti sa pyramide sur la pointe. Que celle-ci vacille et tout l'édifice s'effondre. Or la description de la «conversion fondatrice» des apôtres au matin de Pâques ne rend pas compte des récits.

La découverte du tombeau vide consiste plutôt en une narration objectivée dans la description d'un fait. Les linges qui avaient contenu le corps de Jésus sont soot disposés dans le tombeau d'une manière exclusivement toute intervention extérieure. p.20.L'««le effaire pas» aux exigences qu'impose l'historiographie exige à l'auteur d'une tradition lorsqu'il revendique d'en avoir été le témoin oculaire: précision visuelle, mentl de sa présence sur le lieu, plausibilité des témoins. Il ne dépasse même par son «soci d'exactitude matérielle. Le fait du tombeau vide sans qu'aucune main soit intervenue appelle une explication logique par l'efficience d'un agent.

Le récit combine donc la référence à admettre en fait peu vraisemblable, et l'appel à l'intelligence qui identifie les causes à partir de leurs effets. C'est à cet emplacement précisé que les récits de résurrection placent le processus intellectuel, subordonnant le fait mésurné à un constat dénient vérifié. La foi théologale n'est certes jamais le terme d'un raisonnement, mais un témoignage intérieur qui a l'Esprit Saint pour origine et pour terme.

On peut donc l'interpréter ne pas croire que c'est Dieu qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, sans qu'il cesse forcément de mauvaise foi. Mais cela n'autorise pas à expliquer la genèse de la foi par le processus idéal d'une «conversion fondatrice», qui fait violence aux textes, lesquels ne décrivent rien de semblable.

On ne doit pas les soumettre — surtout aussi admirablement composés et sûrs de leurs effets que ceux-là — à une herméneutique qui déclare leur vérité sans rien, ou plutôt contre eux, se parlé-elle des preuves de la logique bégélienne. Si l'on ose cet attentat, ces textes se solatisent et ne laissent dans les mains de leurs lecteurs qu'un résidu de restes épars, nécessoinnables, «les lambeaux pleins de sang et des membres affreux, que des chiens dévorants se disputaient en eux».

L'Eglise sans le Christ, lancinante aberration. *Après Jésus* en dénonce le cadavre après qu'en idéalisme antagoniste a facilité le travail à ses auteurs en fanatisant avec violence à son principe de vie — comme le saurait ne peut porter de fruit de lui-même s'il ne demeure sur la vigne, vous non plus si vous ne demeurez pas en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments», de le Verbe (*Jn*15, 4-5).

Par «aphémisme peut-être, les auteurs nomment ce procédé une «déconstruction» (p.18). Le leur ne tels lois. Elle pulvérise son objet. Sous le transitoiement assoin d'une métaphore, la possessive occupe d'ailleurs une place de choix dans *Après Jésus*: les chrétiens s'épanpellent en «une poussière de petits groupes» (p.11), en «une «poussière de communautés» (p.14); l'Eklisqui est parsemée d'une poussière de chiés» (p.524).

L'Eglise sans le Christ débouche sur un christianisme pulvérulent, semblable à la famille du prince Salina dépeinte à Donnafugata pour «Ripes. Encore conservée de la poussière du chemin, ces aristocrates jaillis d'un âge féodal ressemblent à de vieilles reliques abandonnées depuis des siècles. La décomposition ne les a ni en dissolution — jusqu'à l'atome. On bouche décuspectait de vraies chairs, même mortes.

Après Jésus ou la rubrique nécrophile d'un christianisme dépioté, privé de sa logique interne. Les auteurs avant décidé de laisser du côté ce qui dans le christianisme le fait vivre par lui-même — ce qui confère sa forme au corps tout entier —, le livre inverte la contre-époque de la quête de ses membra dépiecta. Ce christianisme «décentré» par Jésus laisse après lui en se retirant n'a pas de principe directeur. C'est un cadavre sans âme. Les informations exactes du livre doivent aimé composer avec des erreurs que les auteurs se retirent sans rien corriger — les leurs ne peuvent se christianiser à partir de son instituer.

Le martyre est difficil à partir de la mort volontaire plutôt que de l'imitation du Christ (p.436.), laquelle semble à l'A. une reconstruction sans autre fondement que son «propagande». Curieux résultat de la démarche «scientifique», qui traîté peut-être la prévalence du discours rationnelle appelant «martyr» les terroristes d'aujourd'hui lorsqu'ils se font suicter sur des marchés surpeuplés.

De manière tardo-hahérienne, les ««erreurs de la Lot» entre lesquelles Paul déclenche une rigoureuse polémique en *Ga*2,8a sont bénéfices à l'ensemble des observances commandées par la Torah (p.263). Cette identification était courante au XVIe-siècle, lorsque Luther faisait fos de tout bois pour accuser l'Eglise catholique de «pépélaïsme» en lui imputant la même compétabli pélagienne des «erreurs. Aujourd'hui, on en peut de multiples manuels bacoupu moins «sûrs» embrigadé Paul de Tarse parmi les fondateurs de l'antijudaïsme chrétien. En l'occurrence, le parabolé tarsiot de l'entre judaïsme/gréco-romain qui fonde les «erreurs de la Lot» ne désignent pas l'observance commune mais au contraire une forme secrète de judaïsme, ensétenue ici, pharisienne là. C'est donc en l'identifiant au point de vue du judaïsme commun que Paul peut polémiquer contre les «erreurs de la Loi». Toute forme d'antijudaïsme est en exclusion.

Sur la difficile question des rapports entre juifs et chrétiens, on doit signaler l'excellent article de Maureen Attali (p.299-305). Tel auteur en revanche se demande avec malaisiéme si le traître qui livre Jésus porte intentionnellement le nom de judas (i.e. «juif.) dans les évangiles (p.305). Cette affirmation laisse entendre que les évangélistes auraient falsifié le nom du traître pour qu'il traîne le nom «juif» comme un stigmate d'infamie. L'A. se veut «scientifique» et ne se préoccupe cette affirmation gratuite? Il vend comme une découverte sensationnelle la judaïté de l'auteur du quatrième évangile (p. 306) mais c'est oublier que porte nommé n'est pas vrai que le *Pr*10*Pr*10 ait fait l'objet d'intimes spéculations préparant l'affirmation de la préexistence du Messie (cf. *Ibid*). Ce passé est au contraire passé inaperçu dans la littérature intertestamentaire — celle du moins qui est parvenue jusqu'à nous. C'est Jésus qui a attiré l'attention sur lui, et l'a érigé en «testimonier de sa propre identité (cf. *Mt*,12,35-37).

Ailleurs, une ««signe incertain» de *Prophètes aux Hébreux* présend que le sacrifice du Christ aurait «mis en terme à tout culte sacerdotal» (p. 468). On se demande d'où l'A. peut tirer cette «nouvelle d'une épître qui affirme au contraire l'éternité du sacerdoce du Christ (cf. *Heb*,5-6; les chap.7 à 10). C'est même un des bien néotestamentaires où la continuité avec l'enseignement du Christ est la plus visible. Différence cite en effet à l'appui de sa thèse le *Pr*10*Pr*10 mais les doctrines chrétiennes qui remonte à Jésus (cf. supra) et spécialement le « 4 qui le déclare prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech.

La prêtrise eschatologique du Messie exige l'institution de ministres accrédités afin que la communauté rassemblée par son sacrifice subsiste réellement comme une assemblée sainte. (*1T*,2,5 et *Ap*1,6 évoquent d'ailleurs un «royaume» et «prêtres», en référence à *Ex*19,5-6. Comment cette Eglise constituerait-elle un peuple de prêtres s'il existait au milieu d'elle un ordre ordinaire d'intermédiaires entre Dieu le Jugée de Melchisédech? Un peuple sacerdotal sans prêtres, c'est une abstraction qui devient cube rendu à Dieu, au cube qui se matérialise en lounge et en prêtre, et en vie quotidienne, dans la justice et l'amour mutuel.» (p. 468). LA. croit par ces mots faire l'exégèse *1T*,2,5 et *Ap*1,6. Or le sens littéral de ces versets à travers l'allusion transparente à *Ex*19,5 a obligé à penser le sacerdoce sacerdotale de l'Eglise. Qu'à cela ne tienne. Pour aplanir l'écueil, l'A. use d'aligneur, selon une bonne vieille méthode pratiquée sur les textes qui dérangent. Ce «sacerdoce sacerdotal» n'aurait qu'en sens métaphorique. La vraie religion ignorerait le culte sacrificiel. Si l'état de la religion repose sur un bon esprit et une bonne vie, on préparer le remplacement du christianisme cérémonial par l'éthique.

Cette intellectualisation et moralisation de la religion va de pair avec la déprécéation des rites. Ce schéma a plus d'affinité avec l'««esprit» d'un christianisme humanisement acceptable, tel qu'il se définit à partir de la Réforme (cf. Nathan MacDonald, *Deuteronomy and the meaning of monotheism*, « Forschungen zum Alten Testament, 2 Reihe 1, Tübingen, Mohr Siebeck, 2002]), qui trace la généalogie dans les Pré-Lumières anglaises d'un christianisme où la morale et les opinions droites remplacent et déprécient l'ordonnance rituelle, qu'avec les Eglises de l'Antiquité où la sacralité se renouvelle chaque jour par la liturgie, l'enseignement et le martyre.

La préférence hautement affirmée par les A. d'*Après Jésus* pour la «déconstruction» montre ainsi son limites. Lorsque la cause efficiente de l'Eglise, de sa morale, de son dogme, de sa liturgie — *i.e.* Jésus-Christ — a basculé du marasin côté du fossé ontologique, les phénomènes, dont on ne sait plus expliquer le surgissement par une raison à leur niveau, se retrouvent soumis à l'arbitraire de reconstitutions hypothétiques — «Rien scientifique que cette sum sûrcés de dissimuler une «déconstruction» pompeuse et autosatisfaite.

Ces chimères sont à l'image de leurs auteurs. Le résumé en préface de l'état du christianisme au milieu du IIIe siècle — où les symboles de la foi ne sont pas encore fixés; où l'Eglise de Rome exerce «une simple autorité de conseil»; où «les spéculations théologiques des juifs et des chrétiens sont encore substantiellement les mêmes»; où la foi se formule en «résumés différentes»; où il n'y a pas de secondes mais des «responsabilités ministérielles»; où «les chrétiens sont intégrés à la société et à la vie publique» (p.18-19) — dessine en creux l'état d'un certain christianisme bourgeois à la veille des bouleversements des années 1960-1970 — celui des auteurs d'*Après Jésus*.

À cette époque, en effet, l'episcopat constitué en corps de prêtres en vicier impercutant vers les clichées inférieurs de la bureaucratie sacrée les décisions et sanctions d'une papauté toute-puissante, qui parfois se jouait de son autorité en déclarant des dogmes propriés motu: Notre année dernière la crise sur antijudaïsme profondément inviscéré, on attendant les examens de conscience publiques requis par saint Jean-Paul II. Ia fin dernière fondation dans des «rites grégoriens professés sans trop y croire»; le ghetto fogé par un siècle de catholicisme social enfermant les fidèles dans des «structures de chrétienté» ou une «Action catholique» dont ils saisirent au plus vite l'occasion de s'échapper quand elle se présenta.

Qui renonce à rendre compte du christianisme selon un principe intérieur et homogène se contraint à une suite infinie de répétitages. Ceux d'*Après Jésus* mobilisent la sociologie, l'histoire, sans jamais atteindre leur objet, qu'ils emprisonnent plutôt dans des gangues successives qui en entravent l'accès.

L'ensemble de livre peut se lire comme une œuvre d'agitement où l'exégèse intellectuelle a mégé sers la surface. Des interrites intensifs confisquent en permanence la lecture pour marteler leur doxa consensuelle et préliminaire correcte.

L'iconographie surabondante alla de secours des colonnes de textes aplatis. Mais les tons bigarrés des belles fresques et icônes hagiques le regard et accaparent l'attention. C'est au prix d'une incohérence majeure. Le livre en offre exple.: les visions théologiques qui expliquent les origines à la lumière ce qui est advenu après» (p.12). Mais les images rassemblées datent pour la plupart d'époques bien postérieures. On bien elles contribuent à l'intelligence du texte, au prix d'anachronismes; ou bien elles ne font que l'illustrer, et entraînent en concurrence avec lui.

Après Jésus, c'est un magazine, pas un livre. Le même désir d'agitement une matière assiste inspire les petits polpamo de Christine Pedotti, en tête du chapeau partie. Localisées dans de luxueuses villas africaines, ces fictions déflattes mitigent ce que l'ardeur déconstructrice de la science peut avoir d'abusant. Elles sont là pour faire oublier que la vérité est triste, falsée. Ce beau-là n'est pas la splendeur du vrai, mais l'artifice qui en détourne.

Les meilleurs articles d'*Après Jésus* sont signés par les auteurs situés dans une tradition qui confère une colonne vertébrale à leur propos. Dan Jaffé, Maureen Attali, Esther Starobinski-Safran renouvellent ainsi leur matière à l'aide d'une recherche israélienne hyperscrute. Le frère Patrick Prétot, o.s.b., attendrait aux continuités des genres de la prière, signe assez d'existence des siècles de liturgie. L'émergence de la science chrétienne est en revanche traitée de manière très décevante, les auteurs s'interdisant d'introduire le critère d'orthodoxie dans l'échevaux complexe formé par les croyances chrétiennes aux fils et les siècles.

Après Jésus illustre ainsi des décennies de renoncement à l'intelligence chrétienne. On ne parle même pas ici de théologie. On aurait seulement aimé que ses auteurs surmassent de définir le christianisme à partir de critères propres, tenus de jésus.

Le prestige ministériaque de se couler dans un mode «scientifique» leur a fait préférer des modèles extrinsèques. Par excès de sociologie, ils composent dans une langue d'emphase, à la manière de gouden fouid. Cette terminologie administrative vaut au lecteur des «christianismes officiels» (p.14); une «fabrique des rites» (p.18); la «légitimation» du Christ par les généalogies de Matthieu et Luc (p. 431), comme un bilaterd royal. Rappelons les éléganes «responsabilités ministérielles» qui ne désignent pas les ses marquées de la République, mais l'exercice d'une autorité dans l'Eglise.

Après Jésus s'apparente rien à un chrétien qui s'interroge sur les fondements objectifs de sa foi. Il le décourtcircuite, plutôt. En dépit de l'intention affichée de «adresser «à tout lecteur [...] qui a l'interrogé sur les débuts de la foi chrétienne» (p. 18), les auteurs ne sont pas si naïfs qu'ils trouvent leur cause contre esquisse délirante et jusnie. Mais les vestiges du «christianisme officiel» dans la presse ou certaines institutions d'enseignement admettent peut-être le reflet que leur cernaient les entreprises d'auto-contemplation ébloui.

Renaud Silly o.p.

La Revue thomiste
Comité de rédaction
Contribuer des auteurs inédits
Bibliothèque de la revue
Souscrire au article
Contact

L'ISTA
Crédits
Les études
Les dépêches
Les programmes
Les ressources numériques
Contact et inscription

Activités RT-ISTA
Journal interne
La bibliothèque de la RT
Les bourses de recherche
Nous soutenir par un don

Plan du site | Mentions Légales | CGV |